GUNAVARMAN

(367—431 p. C.)

PAR

ED. CHAVANNES.

La biographie de Gunavarman présente de l'intérêt parce qu'elle nous permet d'établir avec exactitude la date à laquelle le Bouddhisme est devenu la religion prédominante dans le royaume de *Chō-p'o* 閻婆. Faut-il chercher ce royaume dans la péninsule malaise, comme l'a soutenu SCHLEGEL (*T'oung-pao*, vol. X, p. 247—306)? Pour ma part, je ne le crois pas, et je serais disposé à accepter provisoirement l'opinion traditionnelle qui identifie le *Chō-p'o* avec le *Ye-p'o-t'i* 耶婆提, mentionné par *Fa-hien*. Le *Ye-p'o-t'i* lui-même n'est autre que le *Jabadiou* de Ptolémée; c'est le *Yava-dvīpa*, nom qui peut s'appliquer aussi bien à Sumatra qu'à Java. *Fa-hien* aborda dans ce pays et y passa cinq mois, vraisemblablement de la fin de l'année 412 jusqu'au seizième jour du quatrième mois de l'année 413¹⁾; il dit que les

1) *Fa-hien* se mit en route en l'année 399 (*ki-hai*); il lui fallut six ans pour atteindre l'Inde du Centre; il séjourna là six autres années, puis il mit trois ans à revenir à *Ts'ing-tcheou* (cf. trad. Legge, p. 115—116); son voyage dura donc quinze ans, et la date de son arrivée à *Ts'ing tcheou* doit être placée en l'année 413, le quatorzième jour du septième mois. A *Ts'ing tcheou* il passa l'hiver, puis l'été suivant; alors seulement il se rendit à Nanking; c'était l'année 414 (*kia-yin*). Deux ans plus tard, la douzième année de la période *yi-hi* (416), une personne qui est restée anonyme le rencontra, l'interrogea longuement sur ses voyages et rédigea la relation qui est parvenue jusqu'à nous. Pour désigner la douzième année de la période *yi-hi*, l'auteur de cette relation dit que l'étoile de l'année était dans *cheou-sing* 歲在壽星; c'est là une ancienne méthode de marquer les années d'après le cycle que parcourt en douze ans la planète Jupiter; la position de Jupiter en *cheou-sing* correspond, dans le cycle duodénaire actuel, au signe *tch'en* 辰 (cf. *Sseu-ma Ts'ien*, trad. fr., t. III, tableau de la p. 654); il est donc bien exact de dire que, en l'année 416 qui est une année *ping-tch'en* 丙辰, l'étoile de l'année était dans *cheou-sing*;

brahmanes hérétiques y sont fort nombreux, mais que la religion bouddhique n'y a pas assez d'importance pour qu'il vaille la peine d'en parler. Une dizaine d'années plus tard, Guṇavarman arriva à *Chō-p'o*, et, grâce à l'ascendant qu'il prit sur la reine-mère, puis sur le roi lui-même, il réussit à convertir tout le royaume; c'est donc vers l'an 423 que le pays de *Chō-p'o* adopta la religion bouddhique.

La notice que j'ai traduite est celle qui figure dans le *Kao seng tchouan* 高僧傳 (chap. III; *Trip. Jap.*, XXXV, 2, p. 15 r°—16 v°), ouvrage composé en 519 par le religieux *Houei-kiao* 慧皎. Elle est plus complète que les autres biographies de Guṇavarman qu'on trouvera dans le *Tch'ou san ts'ang ki tsi* 出三藏記集 (vers 520 p. C.; *Trip. Jap.*, XXXVIII, p. 84 v°—85 r°), le *Li tai san pao ki* 歷代三寶紀 (597 p. C.; *Trip. Jap.*, XXXV, 6, p. 67 v°—68 v°), et le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou* 貞元新定釋教目錄 (800 p. C.; *Trip. Jap.*, XXXVIII, 6, p. 40 r°—41 r°).

Guṇavarman (*K'ieou-na-pa-mo* 求那跋摩), dont le nom signifie « armure du mérite » 功德鎧, était de la caste des kṣatriyas; ses ancêtres avaient été héréditairement rois et gouvernaient dans le royaume de *Ki-pin* 罽賓 (Cachemire). Son grand-père Hari-bhadra (*Ho-li-pa-t'o* 呵梨跋陀); dont le nom signifie « lion-sage » 師子賢, à cause de sa rigueur et de son inflexibilité, fut banni. Son père, Saṃghānanda (*Seng-k'ia-a-nan* 僧伽阿難), dont le nom signifie « joie de l'assemblée » 衆喜, vécut à cause de cela retiré dans les montagnes et les marais.

Dès l'âge de quatorze ans, Guṇavarman en toute occasion se montra remarquablement intelligent: il avait au plus haut point des réflexions profondes; sa bonté affectueuse s'étendait vastement; sa vertu éminente s'appliquait au bien. Sa mère, ayant un jour eu besoin de gibier, changea Guṇavarman de lui en procurer. Guṇavarman lui

si LEGGE avait compris cette vieille notation chronologique dont on trouve plusieurs exemples dans le *Tso tchouan*, il n'aurait pas écrit la note 2 de la p. 116 dans sa traduction de *Fa-hien* et ne se serait pas laissé embarrasser par la difficulté qu'il a créée lui-même en ponctuant mal le texte; les mots « c'était l'année *kia-yin* » terminent un paragraphe et ne doivent pas être rattachés aux mots « en la douzième année *yi-hi* ».

donna cet enseignement: «Parmi les êtres doués de vie, il n'en est aucun qui ne tienne à l'existence; abrégé la destinée de l'un d'eux n'est pas le fait d'un homme bon». Sa mère, irritée, répliqua: «A supposer que cela puisse vous rendre criminel, c'est moi qui en supporterai la peine à votre place». Un autre jour, Guṇavarman, en faisant cuire de la graisse, se brûla par mégarde le doigt; il dit alors à sa mère: «Supportez cette souffrance à la place de votre fils». Sa mère lui répondit: «La souffrance est dans votre corps; comment pourrais je me substituer à vous?» «Si, répliqua Guṇavarman, vous ne pouvez pas vous substituer à moi, même lorsqu'il ne s'agit que d'un mal visible, à combien plus forte raison ne le pourrez-vous pas lorsqu'il s'agira des trois voies!»¹⁾ Sa mère alors comprit, et, jusqu'à la fin de ses jours, elle s'abstint de tuer.

Lorsque Guṇavarman fut âgé de dix-huit ans, un physionomiste lui dit en le voyant: «Quand vous aurez atteint l'âge de trente ans, vous gouvernerez un grand royaume; vous vous tournerez vers le Sud et vous serez proclamé vénérable. Mais si vous ne vous plaisez pas à la gloire de ce monde, vous obtiendrez le fruit de la sainteté».

À l'âge de vingt ans, Guṇavarman sortit du monde et reçut les défenses. Il eut une parfaite science des neuf sections, une vaste connaissance des quatre āgamas. Il récita plus d'un million de phrases des livres saints; il pénétra profondément les diverses parties de la discipline; il entra merveilleusement dans les enseignements essentiels du dhyāna. Ses contemporains le surnommèrent le maître de la Loi du Tripiṭaka 三藏法師.

Quand il eut trente ans, le roi de *Ki-pin* (Cachemire) mourut sans laisser aucun héritier. Tous (les ministres) délibérèrent entre eux, disant: «Guṇavarman est un descendant de la maison impériale;

1) Les trois voies 三途, ou les trois voies mauvaises 三惡道, sont: 1° les enfers; 2° la condition de démon affamé; 3° la condition d'animal.

ses capacités sont éclatantes et sa vertu est grande; il faut l'inviter à revenir au monde pour prendre la succession au trône». Les ministres, au nombre de plusieurs centaines, vinrent le prier instamment à deux et à trois reprises, mais Gunavarman n'accepta pas. Il prit alors congé de ses maîtres et s'éloigna de la multitude; il se reposait dans les forêts et se désaltérait dans les torrents; il marchait solitaire dans des montagnes sauvages et cachait ses traces aux hommes.

Il arriva ensuite dans le royaume du Fils du lion (Sinhala = Ceylan) 師子國. Il observa les mœurs (de ce pays) et y développa la religion. La foule de ceux qui connaissent le vrai disent tous qu'il avait déjà obtenu le premier fruit. Son extérieur produisait l'émotion chez les êtres; ceux qui le voyaient devenaient croyants.

Il arriva ensuite dans le royaume de *Chō-p'o* (Java?) 閻婆國. Un jour avant son arrivée, la mère du roi de *Chō-p'o* (Java?) rêva pendant la nuit qu'un religieux 道士, monté sur un bateau volant, entra dans son royaume; le lendemain matin, Gunavarman arriva en effet. La mère du roi l'honora avec les égards dus à un saint et reçut de lui les cinq défenses; elle exhorta alors le roi en lui disant: «Grâce aux causes de naissances antérieures, nous avons pu être la mère et le fils; mais, comme j'ai reçu les défenses, tandis que vous, vous êtes incroyant, je crains que dans les naissances futures, nous ne soyons à perpétuité privés de l'avantage dont nous jouissons actuellement». Le roi, cédant aux instances de sa mère, se conforma à ses ordres et reçut les défenses; au bout de quelque temps, quand il se fut graduellement pénétré (des enseignements de la religion), sa perfection unique devint excellente.

Peu après, des soldats d'un pays voisin ayant violé son territoire, le roi dit à Gunavarman: «Des brigands étrangers se confiant dans leur force veulent m'envahir et me faire outrage; si je leur livre bataille, les blessés et les morts seront certainement nombreux; si

je ne les repousse pas, il est à craindre que la ruine ne m'atteigne. Maintenant, je m'en remets à vous, maître vénérable, car je ne sais quel parti prendre». Gunavarman lui répondit: «Quand des pillards féroces vous attaquent, il faut de toute nécessité vous défendre contre eux. Mais il importe d'avoir un cœur compâtissant et de ne pas concevoir de mauvaises pensées. Que Votre Majesté, en prenant en personne le commandement de ses troupes, réfléchisse à cela». Dès que les étendards et les tambours furent en présence, les ennemis se retirèrent en désordre. Le roi fut atteint d'une flèche perdue qui le blessa au pied. Gunavarman le lava avec de l'eau sur laquelle il avait prononcé des incantations et au bout d'un ou deux jours le roi fut rétabli.

Le respect et la foi du roi devenant de plus en plus forts, ils désira sortir du monde et entrer en religion; il dit donc à l'assemblée de ses ministres: «Je désire en personne me placer dans l'Eglise. Vous, hauts dignitaires, il vous faut choisir quelque autre sage souverain». Tous ses ministres se prosternèrent et le supplièrent, disant: «Si vous abandonnez votre royaume, alors les gens du peuple, vos enfants n'auront plus aucun appui; en outre, le pays ennemi est méchant et violent; se fiant sur les difficultés naturelles de son territoire, il nous tient tête; si votre bienveillante protection nous fait défaut, où se réfugieront les têtes noires (c'est-à-dire le peuple)? O grand roi, comment la bonté que vous avez reçue du Ciel n'aurait-elle pas compassion de nous? Nous nous permettons, au péril de notre vie, de vous exposer cette sincère prière». Le roi, ne voulant pas leur résister absolument, proposa à ses ministres rassemblés trois désirs; s'ils y consentaient, lui resterait pour gouverner le royaume; le premier de ces désirs était que, sur toute l'étendue du territoire du roi on obéît au religieux; le second désir était que, dans tout le pays qu'il gouvernait, on s'abstint absolument de tuer des êtres vivants; le troisième désir était que tout ce qu'on possé-

daît de richesses en superflu, on en fit aumône aux pauvres. Tous les ministres furent heureux et unanimement donnèrent leur consentement avec respect. A la suite de cela, le royaume entier reçut (de Guṇavarman) les défenses. Ensuite, le roi fit un monastère pour Guṇavarman; comme il s'occupait en personne d'amener des bois de charpente, il fut blessé au doigt de pied; Guṇavarman encore une fois le soigna par ses incantations et au bout de peu de temps il guérit.

La renommée des conversions opérées par la sagesse de Guṇavarman se répandit au loin et au près. Les royaumes voisins, entendant parler de son influence, envoyèrent tous des messagers pour le prier d'une manière pressante de venir. En ce temps, des religieux renommés de la capitale ¹⁾, les gramaṇas *Houei-kouan*, *Houei-ts'ong* et d'autres, puisèrent au loin (des informations sur) le bel exemple (que donnait Guṇavarman) et songèrent à en informer leur souverain; la première année *yuān-kia* (424), le neuvième mois, ils s'en expliquèrent dans une entrevue avec l'empereur *Wen* et proposèrent qu'on allât demander à Guṇavarman de venir. L'empereur rendit alors un décret ordonnant au préfet de *Kiao tcheou* 交州 (Hanoi) de prendre des mesures pour transporter en bateau (*Houei-*)*kouan* et ses collègues; on envoya en même temps les gramaṇas *Fa-tchang*, *Tao-tch'ong*, *Tao-tsiun* et d'autres pour qu'ils allassent là-bas prier (Guṇavarman de venir); ils apportaient aussi des lettres (impériales) à Guṇavarman ainsi qu'au roi de *Chō-p'o* (Java?), *P'o-to-kia* 婆多加 ²⁾, pour exprimer le vif désir qu'on avait de voir (Guṇavarman) venir sur le territoire des *Song* et y répandre l'enseignement religieux. Guṇavarman, considérant qu'il importait de développer la sainte transformation, n'avait pas craint

1) La capitale des *Song* était *Kien-ye* 建業 ou Nanking.

2) Le *Tcheng-yuan sin ting che kiao lou* (Trip. jap., XXXVIII, b, p. 40 v°) donne la leçon *P'o-to-k'ia* 婆多伽.

de voyager; déjà avant (que les envoyés impériaux fussent venus), il s'était embarqué sur le bateau d'un marchand, l'Hindou *Nan-t'i* (Nandi) 竺難提, avec l'intention de se rendre dans un petit royaume; mais il trouva alors un vent favorable et arriva ainsi à *Kouang tcheou* 廣州 (Canton). C'est ce qui explique ce passage de son écrit posthume ¹⁾: «Quand j'étais déjà en route, je fus poussé par le vent et j'arrivai sur le territoire des *Song*». L'empereur *Wen*, apprenant que Gunavarman était déjà parvenu dans (la commanderie) de *Nan-hai* 南海, rendit un nouveau décret ordonnant aux préfets et aux gouverneurs de prendre des mesures pour que Gunavarman fût muni de provisions et envoyé à la capitale.

Le chemin traversait *Che-hing* 始興 ²⁾; (Gunavarman) y passa plus d'une année. A *Che-hing* se trouve la montagne *Hou-che* 虎市 qui se dresse solitaire et dont les cîmes sont escarpées et abruptes; Gunavarman ayant dit qu'il ressemblait au *Gr̥dhrakūṭa*, on en changea le nom et on l'appela le Pic du Vautour; en-dehors du temple de cette montagne, on avait établi dans un endroit distinct une salle du *dhyāna*; cette salle était distante du temple de plusieurs *li* et on n'y entendait aucun bruit; cependant, dès que la *ghaṇṭā* ³⁾ venait à résonner, Gunavarman se trouvait déjà arrivé; s'il avait subi la pluie, il n'était pas mouillé; s'il avait marché dans la boue, il n'était pas crotté. Il n'y eut alors personne, tant parmi les religieux que parmi les laïques, qui ne sentit respectueusement redoubler son admiration pour lui.

Dans le temple était la salle *Pao-yue* 寶月 (*ratnaçandra*). Sur la paroi septentrionale de cette salle, Gunavarman peignit de sa propre

1) Cet écrit posthume se trouve à la fin de la biographie de Gunavarman, dans le *Kao seng tchouan*. Voyez plus loin, p. 206, n. 1.

2) Aujourd'hui, ville préfectorale de *Chao tcheou* 韶州, dans la province de *Kouang-tong*.

3) Plaque sonore.

main l'image de *Lo-yun* 羅云 (Rahula) et la scène de Dipaṅkara et du jeune étudiant répandant sa chevelure 定光儒童布髮之形¹⁾. Quand ces images furent terminées, chaque fois que venait le soir elles répandaient un éclat, et cela ne cessa que longtemps après.

Le préfet de *Che-hing*, *Ts'ai Mao-tche* 蔡茂之, témoigna (à Guṇavarman) la plus profonde admiration; plus tard, quand il fut près de mourir, Guṇavarman alla en personne le voir, lui prêcha la Loi et le réconforta. Dans la suite, un parent (de *Ts'ai Mao-tche*) vit en songe ce dernier qui, dans un temple, expliquait la Loi avec la multitude des religieux; ce fut là vraiment un effet produit par la force de la conversion qu'avait opérée Guṇavarman.

Cette montagne était autrefois infestée par un grand nombre de tigres; à partir du moment où Guṇavarman s'y établit, il allait le jour et revenait la nuit, et si parfois il rencontrait un tigre, il lui touchait la tête de son bâton; il le flattait puis s'en allait; alors les voyageurs qui vont par les montagnes et sur les rivières ne trouvèrent plus aucun obstacle à leurs allées et venues. Ceux d'entre eux qui furent touchés de ce bienfait et qui se convertirent furent dans la proportion de sept à huit sur dix.

Une fois Guṇavarman entra en contemplation dans une salle séparée d'où il ne sortit pas pendant plusieurs jours de suite. Les religieux du temple envoyèrent un çramaṇera pour l'observer; (ce çramaṇera) vit un lion blanc qui se tenait dressé le long d'une colonne; par toute la chambre étaient écloses des fleurs de lotus bleu. Le çramaṇera effrayé poussa un grand cri et entra pour chasser

1) Au moment où un Buddha des temps anciens, Dipaṅkara 定光佛, allait faire son entrée dans une ville, un jeune Brahmaçārin, Sumati, qui devait être plusieurs siècles plus tard le Buddha Çākya-muni, se prosterna en étendant sur le sol sa chevelure pour que le Bienheureux Dipaṅkara la foulât aux pieds. Ce motif est un des sujets favoris de l'art gréco-bouddhique; il a été étudié en détail au moyen de l'iconographie et des textes littéraires par A. FOUCHER dans son mémoire sur *Les bas-reliefs du stupa de Sikri (Gandhāra)* (Journ. Asiatique, Sept.-Oct. 1903, p. 199—209 et figure II).

le lion; mais il n'y avait que le vide et il ne vit plus rien. Nom-breux étaient les miracles sans pareils de cette sorte qu'accomplis-sait Gunavarman.

Cependant l'empereur *Wen* 文 réitéra à (*Houei*-)kouan et à ses collègues l'ordre de prier de nouveau instamment (Gunavarman de venir). Alors Gunavarman descendit en bateau à la capitale ¹⁾ et arriva à *Kien-ye* 建鄴 (Nanking) dans le premier mois de la huitième année *guan-kia* (431). L'empereur *Wen* alla à sa rencontre pour le voir et lui demanda de ses nouvelles avec sollicitude; il en profita pour lui poser encore cette question: «Moi, votre disciple, j'ai le désir constant d'observer les défenses et de ne pas tuer; mais, dans la nécessité où je suis de subordonner mes sentiments à ceux d'autrui, je ne parviens pas à suivre mes intentions. O maître de la Loi, puisque vous n'avez pas trouvé que dix mille *li* fussent une trop grande distance pour venir convertir ce royaume, que m'enseignerez-vous?» Gunavarman lui répondit: «La sagesse est dans le cœur et non dans les actes; la religion émane de vous-même et non d'autrui. D'ailleurs les souverains et les hommes ordinaires ont des conduites de tous points différentes; pour l'homme ordinaire, sa personne est de peu de valeur et sa réputation est mince; ses ordres ne sont pas redoutés; s'il ne se vaine pas lui-même et s'il ne se livre pas à l'ascétisme, à quoi est-il bon? Quand au souverain, le pays à l'intérieur des quatre mers est sa maison; les myriades du peuple sont ses fils; quand il prononce une bonne parole, hommes et femmes se réjouissent tous; quand il exerce un excellent gouvernement, les hommes et les dieux sont par là en

1) Pour aller de *Chao-tcheou fou* à Nanking, on remonte le *Pei kiang* 北江 jusqu'à sa source; on traverse les monts *Nan ling* 南嶺 par la passe *Mei-ling* 梅嶺關, puis on descend la rivière *Kan* 贛, on traverse le lac *Poyang* 鄱陽 et enfin on descend le *Yang-tseu* jusqu'à Nanking. C'est la route qui fut suivie en 1793 par Mac Cartney.

harmonie; les châtimens n'abrègent plus les existences; les corvées n'épuisent plus les forces; cela fait alors que le vent et la pluie se produisent en leur temps, que le froid et le chaud correspondent à leurs époques, que les cent sortes de céréales croissent en abondance, que les mûriers et les chanvres sont florissans. Observer de cette manière l'abstinence, c'est une abstinence qui elle aussi est grande; éviter de cette manière de tuer, c'est un bienfait qui lui aussi est multiple. Comment serait-ce en retranchant sur la nourriture d'une demi-journée ou en conservant la vie à un animal qu'on se trouverait avoir accompli cette grande œuvre salutaire? L'empereur alors frappa légèrement la table et dit en soupirant: «Les laïques s'égarent dans des principes trop éloignés; les religieux s'embarrassent dans une doctrine trop proche. Ceux qui s'égarent dans des principes trop éloignés tiennent des discours vides sur la sagesse absolue; ceux qui s'embarrassent dans une doctrine trop proche se laissent entraver par des règles écrites. Mais quant au langage que vous venez de tenir, ô maître de la Loi, on peut bien dire que c'est celui d'un homme ouvert et intelligent; vous méritez qu'on parle avec vous de ce qui concerne le Ciel et les hommes». Alors il ordonna que Guṇavarman résiderait dans le temple *Tche-houan* 祇洹 (Jetavana vihāra) et il subvint abondamment à son entretien; les ducs, les rois et les personnes de distinction lui apportèrent tous leurs hommages.

Puis Guṇavarman se mit à expliquer dans ce temple le Saddharma puṇḍarika sūtra 法華 et le Daṣabhūmi sūtra 十地. Les jours où il s'asseyait pour prêcher, les chaises à porteur et les dais officiels obstruaient la rue; les spectateurs qui y allaient ou qui en revenaient se suivaient en se touchant de l'épaule et en se marchant sur les talons. Guṇavarman avait de merveilleuses ressources naturelles; son admirable dialectique était divinement éminente;

parfois il avait recours à un interprète, et, par une série d'allées et de venues, les points indécis devenaient clairs.

Dans la suite, *Houei-yi*, (religieux) du temple *Tche-houan* 祇洹慧義, lui demanda de publier le (livre intitulé) *P'ou-sa chan kie* 菩薩善戒; (Gunavarman) commença par en donner vingt-huit sections; plus tard un de ses disciples publia à sa place deux sections, ce qui forma un total de trente sections. Mais avant qu'on eût recopié (cet ouvrage) on perdit la section des Préfaces et la section des Défenses; c'est pourquoi maintenant encore il y a deux textes différents. On donne aussi à cet ouvrage le titre de *P'ou-sa kie ti* 菩薩戒地 ¹⁾.

Auparavant, la troisième année *guan-kia* (426), le préfet de *Siu tcheou* 徐州, *Wang Tchong-tō* 王仲德, se trouvant à *P'ong-tch'eng* 彭城 ²⁾, avait prié l'étranger *I-che-po-lo* 伊葉波羅 (*Īçvara*) ³⁾ de traduire le livre intitulé *Tsa sin* 雜心 ⁴⁾; mais, arrivé à la section du Choix ⁵⁾, (*Īçvara*), à cause de quelque difficulté, s'était interrompu. Maintenant donc on pria de nouveau Gunavarman de traduire et de publier les dernières sections (de cet ouvrage), ce qui forma treize chapitres. On obtient un total de

1) L'ouvrage dont il est ici question se trouve dans le Tripitaka japonais (XV, 1, p. 23 v° et suiv.); il est divisé en sept chapitres comprenant un total de 30 sections répartis en trois groupes, l'un de 20, l'autre de 4 et le troisième de 6 sections. A la suite de cet ouvrage, le Tripitaka japonais (XV, 1, p. 68 et suiv.) présente un autre traité en 1 chapitre traduit aussi par Gunavarman et intitulé *P'ou-sa chan kie king*; le sous-titre est: *Yeou-po-li wen p'ou-sa cheou kie fa*, mais il ne faut pas confondre cet écrit avec le *Yeou-po-li wen fo king* (N° 1109 du Catalogue de Nanjio) qui se trouve, lui, dans le vol. XVII, fasc. 10 (p. 21 r° et suiv.) du Trip. Jap.

2) Aujourd'hui ville préfectorale de *Siu-tcheou* 徐州, prov. de *Kiang-sou*; *Pong-tch'eng* était la résidence du préfet chargé d'administrer la préfecture de *Siu* ou *Siu tcheou*.

3) Cf. NANJIO, *Catalogue*, appendice II, p. 78. *Īçvara* fit sa traduction en l'année 426.

4) Le *Samyukta abhidharma hrdaya gāstra*. La traduction chinoise de cet ouvrage est aujourd'hui perdue.

5) 擇品. Le mot 擇 traduit le sanscrit *praviçaya*. Ainsi, dans l'*Abidharma koça gāstra*, chap. I, vers 2, commentaire, le chinois 擇法 (*Trip. jap.*, XXII, 9, p. 24 r°) est l'équivalent du sanscrit *dharma-praviçaya* (SYLVAIN LÉVI).

vingt-six chapitres si on y joint ses publications antérieures, à savoir: le *Sseu fen kie-mo* 四分羯磨 ¹⁾, le *yeou-p'o-sai wou kie lio louen* 優婆塞五戒略論 ²⁾, le *yeou-p'o-sai eul che eul kie* 優婆塞二十二戒 ³⁾. Dans toutes ces traductions, le style et le sens étaient parfaits et exacts; entre le sanscrit et le chinois il n'y avait pas la moindre différence.

Sur ces entrefaites, des religieuses du temple *Ying-fou* 影福, à savoir *Houei-kouo* 慧果, *Tsing-yin* 淨音 et d'autres ⁴⁾, adressèrent à Guṇavarman une demande en ces termes: «Il y a six ans, huit religieuses du royaume du Lion 師子國 (Ceylan) sont arrivées à la capitale. Sur le territoire des *Song* il n'y avait pas eu auparavant de religieuses ⁵⁾. Où trouve-t-on (les règles relatives à) la seconde assemblée recevant les défenses? ⁶⁾ Nous craignons que la section des défenses ne soit pas complète». Guṇavarman leur répondit: «Le système des défenses a été promulgué à l'origine en

1) Le titre véritable est 四分尼羯磨 (*Ta Tang nei tien lou*; *Trip. Jap.*, XXXVIII, 2, p. 66 r°), ou mieux encore 四分比丘尼羯磨法 (*Tchheng yuan sin ting che kiao mou lou*; *Trip. Jap.*, XXXVIII, 6, p. 40 r°; et *NANJIO, Catalogue*, N° 1129). *NANJIO* restitue hypothétiquement le titre sanscrit comme suit: Āturvarga (vinaya) bhikṣuṇī karmavācā. Cet ouvrage se trouve dans le *Tripitaka* japonais (XV, 7, p. 45 r°—51 v°).

2) D'après les catalogues cités dans la note précédente, cet ouvrage est aussi appelé *Fo chow yeou-p'o-sai wou kie siang king* 佛說優婆塞五戒相經; c'est le titre sous lequel il figure dans le *Trip. Jap.* (XVII, 10, p. 49 v° et suiv.), et dans le *Catalogue* de *NANJIO* (N° 1114).

3) Dans les catalogues cités à la note 1, cet ouvrage est intitulé 善信二十二戒; il me paraît être absent du *Tripitaka* japonais et du *Catalogue* de *NANJIO*.

4) Toute l'histoire qui va suivre est assez obscure; à mon avis, *Houei-kouo*, *Tsing-yin* et les autres sont précisément les huit religieuses originaires de Ceylan dont il va être parlé.

5) Ce texte est important puisqu'il nous montre que c'est en 425 p. C. que des religieuses vinrent pour la première fois s'établir dans la Chine du Sud.

6) La seconde assemblée est celle des religieuses, par opposition à l'assemblée des religieux. On a vu plus haut (note 1) que Guṇavarman avait traduit un ouvrage relatif à la discipline des religieuses; il est donc naturel qu'on se soit adressé à lui lorsqu'il s'est agi de fixer les règles pour l'ordination des femmes.

vue de l'assemblée des grands religieux; à supposer qu'il se présente un cas qui ne soit pas le cas de l'origine, rien ne s'oppose à ce qu'on puisse obtenir les défenses, cela étant comme motivé par l'amour pour la religion» ¹⁾. Les religieuses craignaient encore de n'avoir pas l'âge prescrit et désiraient instamment recevoir de nouveau (les défenses). Guṇavarman leur dit: «C'est très bien! si vraiment vous désirez augmenter l'éclat, cela aidera fort à se réjouir de compagnie ²⁾. Seulement, les religieuses des pays d'occident n'ont pas encore l'âge requis; en outre, le nombre de dix personnes n'est pas atteint» ³⁾. Il les invita donc à étudier la langue des *Song* ⁴⁾, et, d'autre part, par l'intermédiaire d'un notable des contrées d'occident, il demanda que de nouvelles religieuses des pays étrangers vinssent pour parfaire le nombre de dix ⁵⁾.

Cet année-là, en été, Guṇavarman passa la saison de la retraite dans le temple inférieur *Ting-lin* 定林下寺. Il y avait alors des gens dévots qui cueillaient des fleurs pour les répandre sur les nattes; seules les couleurs des fleurs placées à l'endroit où était assis Guṇavarman redoublaient de fraîcheur; toute la multitude l'adorait comme un saint. Quand l'été fut fini, il revint au temple

1) En d'autres termes, les règles de la discipline ont été promulguées en vue des religieux; mais rien ne s'oppose à ce que les femmes se soumettent à des règles analogues.

2) L'expression 隨喜 traduit le mot sanscrit *punyaṇumodanā* dont le *Bodhiṣāryāvataṛa* donne l'explication suivante: «Le bien fait par tous les êtres et qui calme les douleurs de l'enfer, je m'en réjouis en pleine joie!... pour les créatures, je me réjouis de leur délivrance des peines du *samsāra*; pour les sauveurs je me réjouis de leur qualité de Buddha et de *Bodhisattva*» (cf. Louis DE LA VALLÉE POUSSIN, *Bouddhisme, Études et Matériaux*, p. 107).

3) Elles n'étaient en effet que huit; il fallait, paraît-il, un nombre de dix religieuses pour former une communauté régulière.

4) La langue chinoise.

5) Guṇavarman mourut avant d'avoir pu régler entièrement cette affaire; aussi lorsque les religieuses de Ceylan qu'il avait fait demander, *T'ie-sa-lo* 鐵薩羅 et ses compagnes, arrivèrent à la capitale, ce fut le religieux hindou *Samghavarman* qui fut chargé de conférer l'ordination aux nonnes (la biographie de *Samghavarman* fait suite à celle de Guṇavarman dans le *Kao seng tchouan*).

Tche-houan (Jetavana vihāra). Cette année-là, le vingt-huitième jour du neuvième mois, avant que le repas de midi fût terminé, il se leva le premier et retourna dans sa chambre. Son disciple vint un peu plus tard, mais il était déjà mort subitement. Il avait alors soixante-cinq ans ¹⁾.

1) La biographie de Guṇavarman se termine dans le *Kao seng tchouan* par la traduction chinoise des trente-six stances de quatre vers que ce religieux avait composées comme une sorte de testament philosophique.